

Le désir du réel

Deux concerts de la saison de l'Ensemble Contrechamps
 (Genève, 3 et 20 novembre 2016)



Opposition musicale ? Stefan Wirth, Antoine François interprètent Monument. Selbstportrait. Bewegung de György Ligeti. © Contrechamps

Tout est politique ! Tel est le *credo*, le *confiteor* peut-être, que l'Ensemble Contrechamps tâche d'entonner dans la saison 16/17. Ce n'est pas un constat, au contraire, c'est un appel : sortons de notre confort de classe moyenne, déchirons ces images trompeuses de la démocratie qui nous réconcilient avec le capitalisme, descendons du pinacle académique et plongeons-nous dans le réel, dans les bassesses du populisme et des débats-télé. Le philosophe Alain Badiou tient depuis longtemps ce discours – vaguement révolutionnaire, ouvertement nostalgique – et, lors du concert *Breaking News* du 3 novembre, son texte *Pornographie du temps présent* est récité par Brice Pauset, directeur artistique de l'Ensemble Contrechamps, pendant que les musiciens agencent librement les bruits, parfois délicats, parfois inattendus, drôles aussi, de divers objets qui débordent de leurs tables : boîte à musique, marteau, sifflet ... Le compositeur James Saunders

est à l'origine des règles de cette improvisation intitulée *Choose who tells you what to do*, et comme dans les autres œuvres de cette soirée – de Saunders, Morton Feldman et Laurent Bruttin – l'ensemble expose, à travers les sons, la croix de la libre production : On a beau choisir librement, les conditions du choix ne se choisissent pas ; le libre arbitre s'agite dans un cadre qui lui est octroyé. Plus différencié que le discours vix-gauchiste de Badiou, les musiciens maîtrisent ce défi de non-maîtrise, le réel s'exprime dans le contre-sens. Et c'est bien un désir du réel dont témoignent ces *breaking news*, un concert censé réagir immédiatement à l'actualité politique de cette fin d'année inquiétante ; un désir d'aller vers les lieux où le temps présent se fabrique, comme le prestigieux Musée d'art moderne et contemporain (mamco) à Genève qui prêtait le hall d'entrée aux musiciens. Ironie tragique, le soir du concert la vraie vie se montra dans toute sa banalité ; des basses

techno de l'after-work party d'à côté inondèrent l'espace et recouvrirent les sons fragiles de nos assoiffés du réel, écrasés par le dehors qu'ils convoitaient ...

Le 20 novembre, le concert suivant se déroule au studio Ernest-Ansermet : une salle sans fenêtres, mais aux mille oreilles, une enceinte protégée, un contre-champs. Et sur cette scène sans décor, deux pianistes jouent ensemble, parfois presque les mêmes partitions, et pourtant, ils déploient des mondes qui ne pourraient s'opposer plus nettement : Antoine François, souverain, impassible, reproduit mécaniquement les infinies répétitions de *Monument. Selbstportrait. Bewegung* pour deux pianos de György Ligeti, alors qu'en face de lui, Stefan Wirth, après avoir accompagné avec ferveur les *Mélodies* mal vieillies de Jean Barraqué, se bat à présent contre cette mouture de sons, il trébuché sur les accents décalés, résiste au moulage et s'épuise. Quelle est la vérité de cette œuvre délibérément injouable ? Est-ce la maîtrise de soi ou la perte de contrôle, la jouissance machinique ou le malaise du bâton jeté dans les roues ? Il est rare qu'une interprétation révèle avec une telle clarté la contradiction qui travaille au sein d'une œuvre. Tout cela est politique, certes, mais réel uniquement à l'intérieur des remparts de l'art.

Christoph Haffter